Université de la Manouba
Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités
Le Laboratoire Régions et Ressources Patrimoniales de Tunisie

L'olivier en Méditerranée

Entre Histoire et Patrimoine

Volume I



Centre de Publication Universitaire



Le Laboratoire Régions et Ressources Patrimoniales de Tunisie



Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités

L'olivier et l'oléiculture dans l'histoire et le patrimoine paysager de la Tunisie

Philippe LEVEAU

En organisant un colloque sur l'« Olivier en Méditerranée entre Histoire et Patrimoine » en partenariat avec le Conseil Oléicole International et l'Office National (tunisien) de l'huile, le Laboratoire « Régions et ressources patrimoniales de la Tunisie » et les organisateurs du colloque s'inscrivaient dans une démarche qui s'est imposée comme un recours contre la mondialisation sur la rive nord de la Méditerranée où les agriculteurs ont appris à s'appuyer sur les institutions et les processus de valorisation des produits du terroir et des paysages générés par cette activité. Le processus dans lequel s'inscrit une démarche qui a porté ses fruits dans des régions où elle paraissait condamnée, –comme le Midi méditerranéen français– porte un nom, c'est la patrimonialisation. Celle-ci consiste d'une manière générale à assurer la durabilité d'un objet qui a perdu sa valeur d'usage originelle, mais en acquiert de nouvelles en fonction de critères dont les plus clairement identifiés sont les valeurs économique, scientifique et de communication (Leniaud 1992, p. 5-6). En Tunisie, où la mondialisation menace la position de l'oléiculture dans la vie économique et par conséquent celle de l'olivier dans le paysage, les mêmes stratégies patrimoniales peuvent contribuer à sa durabilité. Mais leur réussite supposait que l'oléiculture soit définie de l'intérieur comme un objet patrimonial.

C'est donc à l'élaboration de stratégies encore peu utilisées sur la rive sud, que nous étions invités à participer. La démarche supposait qu'archéologues et historiens des différentes périodes de l'histoire, géographes ruralistes et géomorphologues, agronomes, anthropologues, sociologues et économistes dressent un bilan de cette activité agricole afin de la construire comme objet patrimonial. De ce fait, une approche pluridisciplinaire réunissant les historiens de la plante et ceux de ces pratiques et usages sociaux devaient démontrer l'enracinement d'une activité agricole dont l'apogée se situe dans le

contexte historique du Protectorat. Comme la Méditerranée, l'espace géographique auquel elle est associée, l'image de l'oléiculture pâtit en effet des constructions historiographiques du XIXe s., quand les archéologues français inscrivaient leurs recherches dans la légitimation d'un Empire colonial qui réunissait les deux rives de la Méditerranée autour des vestiges du passé romain (Bourguet 1998). La réussite de la démarche patrimoniale supposait qu'elle ne se réduise pas au transfert d'une stratégie de médiation, –ce qui nous replacerait dans la situation de dépendance par rapport à un modèle étranger–, mais qu'elle s'insère dans un processus de réappropriation d'un héritage millénaire remontant au Néolithique. Ce constat permet de mesurer l'intérêt et les difficultés du projet auquel nous étions invités à participer.

Le patrimoine n'est pas le seul bénéficiaire du bilan réalisé. Comme j'ai eu l'occasion de le souligner dans ma propre communication, l'histoire de l'oléiculture maghrébine profite d'une relecture du passé qui, s'inscrivant en rupture par rapport au point de vue académique et aux polémiques qui ont opposé archéologies colonialiste et nationaliste, ne sépare pas l'histoire du Nord de l'Afrique de celle du reste du continent et rend à cette activité sa place dans le développement régional (Leveau 2005).. Le colloque aura donc été l'occasion de faire le point des travaux scientifiques, de nouer des contacts entre chercheurs dans un cadre pluridisciplinaire et international. C'est donc en fonction des trois dimensions économique, historique et culturelle qu'impliquent la construction de l'oléiculture comme « objet patrimonial » et le paysage qu'elle génère comme « paysage culturel » que je tente ce bilan.

L'oléiculture : la dimension économique (XIXe-XXIe s.)

L'inventaire des traditions à actualiser et des pratiques à réformer était le préalable à une réflexion prospective. Regardant vers l'avenir dans la perspective d'un développement durable inscrit dans la continuité d'un héritage, les organisateurs avaient fait appel à des acteurs de la profession, à des économistes et à des géographes pour évaluer les dynamiques actuelles d'une activité dont l'enjeu dépasse la seule dimension agricole. Il leur avait été demandé de dresser le tableau d'un secteur de l'économie tunisienne, qui doit évoluer et s'adapter pour répondre aux défis de la concurrence sur les marchés internationaux. Depuis l'introduction de la monoculture oléicole à la fin du XIXe s., l'oléiculture a acquis une dimension stratégique

(M. Msallem et H .B. Sai). De 8 millions à la veille du protectorat, le nombre des arbres est passé à 66 millions actuellement (A. Chaabani). Pour atteindre ce chiffre, il a fallu mettre au point des techniques culturales et réaliser des aménagements remédiant au grave déficit hydrique saisonnier imposé par les rigueurs du climat (Z. Helaoui). Dans certains secteurs, ce développement a évolué vers une monoculture qui entraîne une dégradation de l'environnement. C'est ce qui s'est produit dans la plaine de Sfax où la « fièvre » de défrichement et la monoculture de l'olivier ont favorisé une érosion qui prend des dimensions catastrophiques. Dans l'ensemble du pays et plus particulièrement dans cette région, la dégradation des sols et le vieillissement des plantations conjuguent leurs menaces sur la durabilité de l'oliveraie, alors que les techniques traditionnelles avaient permis à la paysannerie tunisienne de remédier aux risques environnementaux (A. Trigui, N. Fehri). L'adaptation aux conditions naturelles n'est pas le seul défi qu'elle devra relever pour assurer sa survie.

Tout aussi importantes sont les contraintes sociétales et au premier rang les héritages d'un système colonial dont il importait de restituer à la fois les grandes lignes (B. Yazidi) et les spécificités régionales. Selon leur histoire, les régions ont réagi de manière différente aux bouleversements intervenus au XIX[e] s. La politique coloniale a parfois agi comme un stimuli dans un contexte favorable. Ibrahim Saadaoui a montré que dans le Testour, vers 1850, les différentes couches sociales avaient des intérêts dans cette activité. Dans le sud-est de la Tunisie, où l'oléiculture bénéficiait d'une tradition ancienne (M. Chaabouni), les agriculteurs ont réagi aux spoliations coloniales par une vague de complantation qui est à l'origine d'une modernisation (A.Taieb). Ailleurs, comme dans le Nord de la Tunisie, ce sont des spécificités historiques de l'oléiculture qui rendent compte de dysfonctionnements structurels qui ne se retrouvent pas dans les autres bassins de productions du Sahel (H. Riahi). La situation tunisienne a été éclairée par des comparaisons avec d'autres pays de la Méditerranée et en premier lieu avec des régions du Maghreb où l'oléiculture reste une activité paysanne non spéculative. C'est le cas de celle du Rif occidental marocain dont G. Fay a décrit les terroirs et les pratiques. Cette région qui offre des conditions très favorables au développement d'une oléiculture de montagne, pourrait constituer un immense verger sous réserve d'une transformation de conditions d'exploitation qui actuellement en favorise la dégradation écologique et sont la cause de graves problèmes d'érosion. Dans ce contexte de crise, il était intéressant d'observer la manière dont

les oléicultures européennes se sont comportées face à ce même processus de mondialisation. Les exemples espagnols et français offraient d'intéressantes comparaisons. Comme le montre l'exemple des régions de montagne traité par S. Angles, le statut de l'olivier y diffère. En France où l'oléiculture se trouvait au plus bas dans les années qui avaient suivi le gel catastrophique de 1956, elle connaît un surprenant renouveau lié à l'évolution de la société française. Celle-ci l'intègre à des pratiques urbaines autrefois réservées au seul jardinage. Mais surtout, les urbains ont accepté de payer l'huile d'olive à un prix qui justifie de nouvelles plantations. Privilégiant les terroirs, cette solution suppose l'établissement de règles favorisant des modes de cultures traditionnelles. L'Espagne a choisi une autre voie, celle d'une oléiculture industrielle, moderne et intensive dont la qualité est définie par des critères chimiques (Angles 2007,83-84).

Ces exemples illustrent deux orientations possibles entre lesquelles la Tunisie devra définir une solution originale comme il semble se dégager des propositions formulées par A. Chaabani et de l'exposé de A. Chérif et D. Larguèche sur l'oléifaction tunisienne. Celle-ci hérite d'un riche patrimoine technique constitué au fil du temps : l'intégration dans les circuits du négoce international a permis le passage à l'agro-industrie, tandis que subsistent les techniques millénaires de la ma'çara. Pour résoudre les problèmes de concurrence, A. Chaabani suggérait d'exploiter la diversité des situations avec « l'effet terroir ». Celui-ci est défini comme « un espace de production organisé et structuré » dont la durabilité « est dépendante de la valorisation de la rente territoriale par les sociétés qui l'ont exploité et qui l'exploitent », le terroir devient un espace de projet collectif (Hinnewinkel 2007, 17).

L'oléiculture tunisienne, comme héritage culturel

L'une des conditions du développement durable est d'assumer les héritages afin d'éviter les ruptures. Se tournant vers le passé, les participants étaient invité à réfléchir dans une double temporalité: le temps long des héritages culturels qui a la préférence des anthropologues et des géographes, le temps court des successions causales appréhendées à travers des évènements révélateurs de crises et témoignant de ruptures, qui a celle des historiens.

Ce bilan nous met en face d'une réalité, celui de la réduction actuelle des usages de l'huile d'olive qui constitue sans doute la principale menace contre la durabilité de l'oléiculture. De nouveaux

oléagineux et des produits de substitution en ont réduit la place dans l'économie jusqu'à la cantonner à la dimension régionale de symbole d'une identité méditerranéenne caractérisée par un régime alimentaire et une cuisine. L'archéologie montre en effet les multiples usages anciens d'un produit qu'ils tendent à limiter au secteur alimentaire et parmi eux, à l'éclairage et aux soins du corps dont la parfumerie. À l'époque archaïque, des huiles précieuses sont exportées de Phénicie et de Grèce vers la Méditerranée Occidentale pour une utilisation en cosmétique mais aussi en médecine et dans le domaine du sacré. C'est en effet sous cette première forme qu'est connu un commerce des huiles dont témoignent les scènes d'achat et de vente figurées dans la peinture des vases attiques aux époques de la Grèce archaïque et classique (A. Chatzidimitriou). À l'époque romaine, l'huile parfumée fait toujours l'objet d'une large utilisation pour les soins corporels (F. Neit Yghil). À toutes les époques, les lampes documentent les utilisations des huiles les plus communes dans la vie quotidienne, ce qui en fait l'objet d'une production quasi industrielle diffusée dans l'ensemble de la Méditerranée pendant cette première mondialisation qu'a été l'époque romaine (I. Ben Jerbania). Dans cette perspective, l'oléiculture prend une valeur de référence à une culture commune. Sur le sarcophage arlésien étudié par V. Gaggadis, la représentation des Amours récoltant des olives doit être interprétée moins comme une scène de la vie d'un propriétaire local (arlésien) que comme la référence à une culture commune dans laquelle l'olivaison prend une valeur symbolique.

Tous ces usages de l'huile s'accommodent sans doute du qualificatif « immémorial ». Mais, pris dans son sens exact, –il qualifie des faits remontant à une période si ancienne qu'elle est sortie de la mémoire–, cet adjectif ne peut évidemment pas satisfaire l'historien. À commencer par l'historien de l'arbre, le botaniste, qui montre que les oliviers tunisiens ont bénéficié du croisement entre les oléastres locaux – une des bases essentielles du cortège floristique typiquement méditerranéen de l'oléolentisque– et des variétés cultivées issues de sa domestication dans des foyers proche-orientaux, plus précisément phéniciens. L'histoire de l'oléiculture est celle de la mise en culture, puis de la domestication d'un arbuste qui contribue à la définition du cortège floristique méditerranéen (A. Gammar). Des techniques en ont à la fois augmenté la productivité et permis d'en étendre l'aire de culture en dehors de la zone strictement méditerranéenne. En effet l'équipe d'agronomes à laquelle les organisateurs du colloque ont fait appel (C. Breton, A. Berville, H. Hannach, F. Médail, M. Msallem, Ch. Pinatel) a montré comment l'analyse moléculaire de multiples

variétés d'oléastres et d'oliviers cultivés en éclairait le cheminement. Ainsi la génétique apporte sa contribution au débat sur l'autochtonie de l'oléiculture[1]. Trois millénaires de culture par des oléiculteurs appliquant savoir-faire et technique expliquent la variété des oliviers cultivés sur les deux rives de la Méditerranée. L'intégration de connaissances et de techniques agronomiques importées aux pratiques et aux savoirs locaux a assuré l'expansion de l'aire géographique de l'arbre. Dans la période antique, elle dépasse celle de la zone climatique des variétés sauvages et s'étend largement dans la zone subdésertique, d'une Méditerranée climatique à une Méditerranée géographique. Le fait apparaît avec évidence au sud, dans la zone du *limes* où se posait la question de la relation entre romanisation (au sens d'intégration d'une zone frontière dans l'empire) et le développement de l'oléiculture (H. Krimi). La génétique, un nouvel outil dont bénéficie l'archéo agronomie, conforte donc largement les propositions des historiens et des archéologues qui restituent la place des Phéniciens dans la diffusion de l'oléiculture (S. Zghal Yazidi).

C'est en effet sur ce fond qu'interviennent les historiens qui montrent la place de Carthage, ville d'origine phénicienne dont la greffe sur l'Afrique a aussi bien pris que celle des cultivars phéniciens sur les oléastres maghrébins. Par la suite, l'essor remarquable de l'arboriculture Carthaginoise aurait suscité admiration et envie des Romains qui, après la défaite de leur rivale en 146 av. J.-C., firent traduire en latin les livres de Magon afin de s'en approprier les savoirs agronomiques –dont ceux qui concernaient l'olivier. Comme au même moment, pour punir la cité vaincue, ils faisaient couper les oliviers sur son territoire, on en a déduit que l'une des causes de leur acharnement contre Carthage aurait été le désir de supprimer une concurrente afin d'assurer aux producteurs italiens le monopole du commerce de l'huile. C'est dans ce contexte que l'Afrique devint au I[er] s. de notre ère l'un des deux « greniers à blé » de Rome. Mais les siècles qui suivirent virent la reconquête par l'oléiculture des territoires perdus. Sur les grands domaines d'Afrique, la plantation d'oliviers fut encouragée par les règlements dont l'objectif était d'attirer et de maintenir le peuplement tout en alimentant le marché de l'huile en Méditerranée. Ce passé a servi à justifier la politique pratiquée par la France à l'époque du mandat quand des techniques se réclamant du précédent romain ont refait de la Tunisie la grande région oléicole qu'elle était déjà dans l'Antiquité. L'Afrique occupait dans le système de ravitaillement de la Rome impériale une place qu'illustre l'exemple

1. L'*agricola* de *Biha Bilta* greffait des oléastres : *steriles quoque oleastri surculos inserendo plurimas oleas* (AE 1975, 883).

de Leptis à l'époque sévérienne (T. Belkahia-Karoui). Cette place est connue par les conteneurs amphoriques trouvés sur les lieux de consommation, à Rome en particulier où l'équipe catalane dirigée par J. Remesal fouille l'immense dépotoir du Testaccio, mais également d'autres sites consommateurs, y compris dans des provinces de la Méditerranée romaine où l'olivier est présent comme la Narbonnaise ou la Tarraconaise.

Mais il subsiste de nombreuses lacunes dans la connaissance de l'aire géographique des échanges et leur évolution dans le temps. Pour mieux les cerner, Z. Ben Hadj Naceur-Loum propose une démarche globalisante consistant en un parallèle entre circuits monétaires et circuits de diffusion de l'huile au Bas Empire à partir des amphores. La riche bibliographie de S. Ben Baaziz montre l'importance des recherches dont l'oléiculture antique a fait l'objet. Depuis 1986, elles s'enrichissent des contributions des chercheurs de l'Institut National du Patrimoine et de l'Université à la Carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques, un inventaire que S. Ben Baaziz a coordonné durant de nombreuses années. Dans un travail sur la feuille de Ksar Tlili qui avait fait école, il avait lui-même donné un aperçu des résultats attendus d'une prospection. Une partie importante des communications a porté sur la contribution de ces inventaires à la description de l'oliveraie antique tunisienne à travers un échantillonnage d'opérations portant sur la Tunisie du Nord, –la moyenne vallée de l'oued Siliana (H. Abid) et plus à l'ouest la région de Fernana où l'attention s'était plutôt porté sur la production céréalière (M. Ghazouani)–, et sur la partie centrale du pays, –le Jbel Mzita, une région d'altitude du Centre ouest (L. Naddari) et la région de Thelepte (M. Harmassi). Enrichies par la présentation de l'oléiculture dans le Djebel el Akhdar en Cyrénaïque entre Benghazi et Tobrouk (M. Bouzeyane, F. H. Ben Taher, H. A. Errichi) et par le cas de Banasa au Maroc, ces études microrégionales renforcent un constat qui s'impose maintenant avec évidence. La période romaine a bien vu un développement remarquable de l'oléiculture, mais celui-ci s'inscrit seulement comme un moment fort dans une histoire qui remonte bien en deçà de la conquête. En effet, s'il est une activité agricole qui se prête à la prospection, c'est bien l'oléiculture. La lisibilité de son appareil lithique en fait la donnée la plus commode pour une approche spatiale du peuplement et de l'économie régionale.

Cette arboriculture entretient une diversité sociale qui est sans doute une clé de la prospérité africaine. Il est en effet possible de déduire des artefacts qui parsèment la campagne, –vestiges lithiques

d'installations de traitement des olives, documentant l'oléifaction, ateliers d'amphores attestant de sa commercialisation–, des indications sur les structures sociales. La recherche s'est intéressée surtout à la grande production et au grand commerce. Mais, à côté de l'agriculture commerciale, les enquêtes locales laissent entrevoir une agriculture paysanne. Romanisés ou non, les Africains et comme eux tous les paysans des rives de la Méditerranée ont planté des oliviers d'abord pour leurs besoins propres. L'évolution des techniques constitue bien un facteur explicatif essentiel de la diversité de l'appareillage. Mais, l'observation attentive de l'appareillage lithique dont font état les communications laisse en effet entrevoir une diversité de situations locales dont elle ne peut pas rendre compte à elle seule. Palladius en faisait le constat au IVe s., –« les broyeurs, les moulins à rouleau et les pressoirs reçoivent une forme qui est dictée par la coutume » (*De re rustica*, 10, 20), écrivait-il. La diffusion inégale des progrès techniques n'explique pas tout. D'autres facteurs de type culturel expliquent que, selon la région, une solution technique a été préférée à une autre et s'y est maintenue. Ainsi, selon toute apparence, le pressoir à vis qui est attesté en Afrique Proconsulaire, –une innovation que Pline considère comme un progrès technique–, n'a pas supplanté le pressoir à cabestan (S. Sehili). En revanche, il est largement utilisé en Maurétanie Tingitane, sans pour autant constituer une exclusivité, comme il apparaît à Banasa (S. M. Alaioud). C'est donc en définitive plutôt sur le mode de fixation de la tête de l'arbre du pressoir que ces travaux attirent l'attention comme le montre S. Sehili dans des réflexions sur le difficile problème du passage d'une typologie descriptive à une typochronologie qu'inspirait ses propres travaux sur les huileries du Djebel Semmama.

La place de l'oléiculture dans l'économie rurale de l'Afrique romaine

Le colloque a été aussi l'occasion de revenir sur une controverse qui porte sur la place relative de l'oléiculture et de la viticulture dans les économies régionales. L'attribution d'une installation de pressage et d'un atelier de production d'amphores à l'une ou l'autre de ces deux activités conditionne en effet la place qui leur est assignée dans l'économie rurale antique. Autrefois systématique, leur attribution à l'oléiculture a été remise en question par l'évolution de la recherche qui désormais met en avant la viticulture. En effet, alors que dans les années 1960, on s'accordait à reconnaître dans l'appareil lithique

dont il vient d'être question, la preuve de l'oléiculture, des fouilles conduites de manière systématique sur des installations de Gaule du Sud ont démontré qu'une partie notable des installations de pressage qui lui étaient attribuées attestait en réalité de l'importance de la viticulture. J.-P. Brun a proposé d'étendre ce constat à l'Afrique en rappelant que la viticulture y occupait une place que l'intérêt porté à l'oléiculture avait occultée. C'est ainsi qu'il avait suggéré qu'une partie des installations identifiées dans l'arrière-pays de Cherchell correspondrait à des installations viticoles et qu'il en était de même des pressoirs rupestres de Kabylie. Réexaminant le dossier de la Kabylie et plus précisément, celui des pressoirs rupestres, J-P. Laporte conclut qu'ils étaient en majorité prévus pour le pressage des olives. La viticulture, explique-t-il, est bien présente, mais sa place est réduite par rapport à l'oléiculture. Il faut plutôt envisager dans un certain nombre de cas une utilisation mixte d'une installation comme presse à olives et pressoir-fouloir à raisin à l'exemple de l'huilerie de Yanouh dans la montagne libanaise à la fin de l'Antiquité (J. S. Caillou). Quant à Cherchell où S. Gsell avait déjà identifié des installations viticoles, ce cas illustre à mon avis la nécessité d'une distinction entre un petit nombre de grandes installations affectées à une production massive dans un cadre domanial et un grand nombre de petites fermes : la viticulture a eu probablement une place importante dans les premières, mais pas dans les secondes. Cette dimension sociale de l'oléiculture avait bien été mise en évidence par le géographe E. Kolodny à propos des îles de la Grèce. Il faut bien distinguer une production d'huile qui entre dans le régime alimentaire et la production de vin. Il n'est pas sûr que cette boisson ait appartenu au régime alimentaire quotidien des paysans et qu'elle ait été consommée en dehors de manifestations religieuses et festives ni que la maîtrise de sa fabrication leur ait permis d'en assurer la commercialisation.

Cette relecture est par ailleurs vérifiée par les récents travaux qui ont porté sur le contenu des amphores ayant servi à la commercialisation de l'huile et du vin. Ils font désormais une place à un troisième produit, les salaisons. La diffusion de ces conteneurs était surtout connue par des recherches sur les lieux de consommation des produits qu'ils véhiculaient, à Rome où les fouilles du Testaccio les documentent, et dans les provinces. Des analyses qui ont montré qu'un certain nombre d'amphores étaient poissées ont ébranlé les certitudes que l'on avait sur leur contenu : bon nombre d'entre elles avaient contenu non de l'huile, mais du vin ou des salaisons. C'est également dans le sens d'une révision d'une lecture trop simple des données archéologiques que A. M'rabet et M. Ben Moussa ont

présenté les recherches qu'ils conduisent dans la région de Nabeul. Leurs prospections qui ont permis d'ajouter six sites aux ateliers déjà identifiés s'inscrivent dans le débat portant sur le rôle réel de l'oléiculture dans une région également productrice de vin et surtout de salaisons. Plus généralement on en vient ainsi à s'interroger sur la place des amphores dans la commercialisation de ces produits.

Dans l'état de la question sur l'oléiculture antique en Italie qu'il donne, J.-P. Brun s'interroge sur le sens de l'arrêt de la fabrication des amphores d'Apulie : faut-il y voir comme le proposait D. Manacorda la conséquence d'une conversion de la région à l'élevage ou témoigne-t-il plus simplement d'une réorientation de la commercialisation en réponse à l'augmentation de la demande intérieure ? Dans ce cas, la fin des ateliers d'amphores s'expliquerait par une modification des conteneurs, l'outre mieux adaptée à un transport de proximité aurait remplacé l'amphore. Ce débat est également éclairé par la communication de F. Abdellawi et M, Benabess qui ont rappelé qu'à côté des amphores, les outres ont joué un rôle essentiel pour le transport de l'huile dans l'Antiquité et le haut Moyen Age. Ce rappel recoupe un constat de J.-P. Brun qui montre que les amphores ne permettent d'atteindre qu'un des aspects du développement de l'oléiculture. Il insiste sur l'importance des outres dans le commerce à courte distance pour la consommation locale. Le constat de cet effet de source explique probablement pourquoi on ne connaît pas de production estampillée d'amphores à huile dans des régions où l'oléiculture est bien documentée (comme la région de Cherchell): l'huile commercialisée devait être pour l'essentiel absorbée par le marché urbain local. Le problème a été évoqué à propos d'une corporation dont les attributions font débat, celle des utriculaires attestée en Gaule. On admettait qu'il s'agissait de bateliers naviguant sur des marais. Mais cette interprétation a été remise en cause et il pourrait bien s'agir de transporteurs. Reprenant une hypothèse de P. Kneissl, F. Verdin y voyait une explication de la coïncidence entre la zone de culture de l'olivier en Gaule du Sud et la carte de répartition des inscriptions les mentionnant (Verdin 2005).

Les interrogations qui pèsent sur la production dans la région de Nabeul sont significatives d'un autre débat, celui qui porte sur l'évolution de la production africaine à la fin de l'Antiquité. La situation est en effet contrastée. Selon S. Sehili, « l'âge d'or de l'oléiculture se situe au IVe ou au début du Ve siècle et que cette activité a connu un tournant vers la fin du Ve et surtout au VIe siècle ». Dans un état provisoire des enquêtes, les productions d'amphores supposées spécifiques du

transport de l'huile y font totalement défaut à partir de la fin du Ve siècle qui correspond à la période vandale (429-533) (A. Mrabet et M. Ben Moussa). Mais, s'interrogeant sur les sites destinataires de l'huile africaine, J.-M. Blázquez Martínez souligne la persistance des exportations vers les côtes d'Espagne à la même époque : au Ve s. en Catalogne, les amphores africaines font jeu égal avec les amphores hispaniques. On observe un envahissement des centres urbains par les huileries. En Zeugitane, à *Uchi Maius*, le site le mieux connu par les fouilles italo-tunisiennes dont C. Vismara a dirigé la publication, elle revêt deux formes : la création d'un quartier d'huileries et l'installation de pressoirs dans les monuments du centre civique, ce qui a amené à qualifier cette évolution de « ruralisation » (Vismara 2005). Les témoignages de ce processus présentés durant le colloque sur *Uthina* et *Tignica* (H. Ben Hassen) et sur *Seressi* (N. Ferchiou) vont dans le même sens, tandis que, d'une autre manière, le réemploi de blocs inscrits comme éléments de presse en apporte confirmation (M. Grira). C. Vismara qui s'interrogeait sur une éventuelle relation entre ce phénomène et le développement de l'insécurité, suggérait d'en rechercher la preuve dans l'étude chronologique des huileries du territoire (Vismara 2007, 483). Il est en effet fondamental de savoir si les installations urbaines ont succédé aux huileries rurales : leur abandon justifierait l'hypothèse d'un déplacement des installations dans les villes pour des raisons de sécurité. En effet, la « paix vandale », – une expression utilisée par C. Saumagne et rappelée par M. Khanoussi (in Vismara 2007, 7)–, est toute relative. Ce n'est pas la « paix romaine ». Actuellement la seule certitude porte sur le VIe s. dans le centre de la Tunisie où S. Sehili relève le démantèlement des grandes huileries implantées dans les campagnes et leur transformation en forteresses. Les conquérants vandales s'étaient bien gardés de porter atteinte à ce capital. Leurs successeurs arabes eurent la même attitude. Ibn 'Abd Al-Hakam rappelle une anecdote que l'on retrouve sous la plume d'autres historiens arabes. Abd Allah b. Saïd, le conquérant de l'Afrique, demandait aux habitants de l'Ifriqya l'origine des pièces d'argent que l'on avait placées en tas devant lui. « L'un d'eux se mit à fureter, comme cherchant quelqu'objet. Il trouva enfin une olive et la montrant à Abd Allah ; « voici, dit-il, la source de notre argent ». Comment donc ? Les Rûm n'ont point d'olives chez eux et ils avaient coutume de venir chez nous acheter de l'huile, que nous leur vendions et c'est d'eux que nous vient cet argent » (in Gateau 42-45).

L'oléiculture dans sa composante paysagère

Sur la célèbre mosaïque des « Travaux Champêtrese du Musée de Cherchell, des oliviers chargés de fruits servent de décor à une scène de labour à l'araire. Deux millénaires plus tard, on peut revoir le même paysage complanté d'oliviers, le même araire tiré par les mêmes bovins labourer des champs dans l'arrière-pays de *Caesarea*. Les commentaires soulignent à la fois le caractère exceptionnel de cette mosaïque et la conformité de la scène aux quelques descriptions littéraires dont nous disposons. Elles illustrent remarquablement bien la permanence de l'arbre dans un paysage millénaire. Au-delà de ces représentations artistiques et littéraires, les artefacts que sont les installations de pressage témoignant de « l'oléifaction » et les conteneurs céramique qui en attestent la commercialisation constituent des biais incontournables pour appréhender la densité des plantations et la structuration du paysage. Celle-ci reste difficile à appréhender. En Gaule du Sud, –mais la situation n'est pas différente dans le reste de l'Empire–, l'archéologie préventive a donné les moyens de réaliser une « archéologie du champ » qui a pris le relais de l'archéomorphologie (la recherche des centuriations romaines) pour approcher les vestiges des activités agricoles. C'est ainsi que des vignobles antiques ont pu être fouillés. En Tunisie, ce sont des champs d'oliviers qu'une telle archéologie pourrait permettre de reconnaître. En attendant la généralisation d'une archéologie des façons agraires, l'une des approches qui ont renouvelé les connaissances sur l'agriculture gallo-romaine, d'autres outils peuvent être utilisés. R. Harfouche en a donné un exemple en montrant la contribution de l'archéologie et de l'ethnographie à la connaissance des paysages aménagés en terrasses, composante essentielle des paysages méditerranéens, des îles de Grèce et des montagnes du Liban. Ici l'approche choisie est l'archéoagronomie née d'un croisement de disciplines, d'une hybridation qui en fait un outil efficace d'analyse des paysages de terrasses. Dans ce cas, elle éclaire la place de l'olivier dans les paysages agricoles dont elle restitue la très haute Antiquité. Sur ces reliefs accidentés, l'oléiculture a accompagné la construction d'un paysage de terrasses qui, comme dans les îles de Grèce, à Délos et dans les Cyclades, a pu en assurer la conservation. L'exemple de la haute vallée du Nahr Ibrahim, entre 900 et 2000 m d'altitude, prolongeait en l'élargissant à l'espace environnant l'étude conduite par J. S. Caillou sur le site de Yanouh.

La question du paysage avait été abordée par les géographes à partir de la dégradation de l'environnement qui est au cœur des préoccupations actuelles. Si en effet une arboriculture de terrasses bien entretenues préserve de l'érosion les versants, N. Ferhi a bien montré que la monoculture pratiquée dans la région de Sfax avait entraîné une dégradation des sols. Dans ma propre communication, j'ai rappelé comment H. Camps-Fabrer avait utilisé l'évocation des paysages du Maghreb médiéval par les géographes arabes et par Ibn Khaldoun en particulier pour la restitution de l'oléiculture antique, en application de la méthode régressive. Celle-ci était inspirée par l'argumentaire élaboré au XIX[e] pour donner une profondeur historique au projet de développement de l'oliveraie tunisienne. Selon G. Marcais (1913), dont les thèses ont été reprises par E. F. Gautier dans son livre sur *Les siècles obscurs du Maghreb* paru en 1927, un surpâturage par les troupeaux lié à l'arrivée des tribus nomades Hilaliennes serait à l'origine d'une déforestation systématique du Maghreb.

Fig. 1 : Diagramme pollinique simplifié montrant la dynamique de l'olivier, du pistachier, du chêne vert et l'armoise depuis le IXe s. av. J.-C. à partir de carottes prélevées dans les sédiments du golfe de Gabès. Ce diagramme comporte des lacunes pour la période VIe-XIe s. Mais il restitue une image de l'histoire de la végétation arborée, donc de l'oléiculture. Au XIIe s, la part d'Olea dans la somme pollinique a doublé par rapport à ce qu'elle était à la fin de la période romaine, ce qui s'accorde parfaitement au rythme de développement de l'oléiculture retracé par N. Jalloul. Dans la première moitié du XXe s., elle atteint 38% (extrait de Rouvillois-Brigol 1985, Fig. 2, 219).

Cette thèse de la responsabilité de ces tribus dans la steppisation de la Tunisie avait été contestée par le géographe J. Poncet (1967)[2]. Par la suite, M. Rouvillois-Brigol qui se fonde sur les analyses polliniques d'A. Brun, la cause principale de cette dégradation est climatique.

Elle est liée à une phase d'aridification qui aurait débuté au V[e] s. et aurait atteint son maximum aux alentours du XIV[e] s. Olea (oléastre et olivier cultivé confondus) est un des taxons retenus pour illustrer son propos. Or celui-ci montre « une stabilité de l'olivier avant son extension enregistrée ... aux environs des XI[e]-XII[e] s. et surtout à partir du XVIII[e] s. » (Rouvillois-Brigol, 1985, 220)[3].

Ces travaux déjà anciens sont là pour nous rappeler deux faits qui ressortent avec évidence des contributions orales faites lors des

2. Mais, A. Gateau rapporte que selon des historiens arabes, la Kâhina aurait décidé la ruine de l'Ifriqya (153, n° 105).

3. Il existe « une importante lacune dans les analyses qui n'enregistrent pas la période s'étendant du VI[e] au XI[e] s. » (Rouvillois-Brigol 1985, 220).

séances du colloque consacrées à l'oléiculture médiévale et moderne. Le premier est l'importance de l'oléiculture dans le Maghreb médiéval et moderne.

Les géographes arabes, nos principales sources écrites, décrivent en effet l'olivette tunisienne (N. Jalloul), dont on considère qu'elle reste importante malgré un déclin par rapport à l'Antiquité, sur la nature et les causes duquel subsiste un débat (B. Jadla). Elle est particulièrement présente dans la littérature agronomique arabe qui puise dans le fond gréco-romain (B. Trabelsi) et, à travers lui en remontant dans le temps, dans l'agronomie carthaginoise déjà évoquée. Mais elle peut également être appréhendée dans les recueils juridiques de la fin du Moyen Âge qui constituent une mine d'informations sur l'importance économique et sociale de l'olivier en Ifriqiya (M. Araar). À l'époque moderne, l'oléiculture tunisienne bénéficia de l'apport de Morisques chassés d'Espagne (R. Bahri). Elle exportait sa production vers l'Egypte, l'Italie et la France (P. Boulanger). Deux incursions dans une documentation archéologique médiévale moins visible que celle de la période antique avaient montré les possibilités que ces sources offraient pour éclairer la transition de l'Antiquité au Moyen Âge : la fouille d'un vaste ensemble oléicole d'époque aghlabide (IXe s.) (A. Louhichi), l'étude du matériel de stockage en jarre provenant des fouilles du Qasr al-Aliya (Mahdiya), une forteresse fatimide (Xe s.) (F. Bahri et C. Touihri). L'ensemble de ces communications, –elles n'ont pas toutes été reprises dans les Actes–, aide à rompre avec le mythe d'une Méditerranée romaine bordée de champs d'oliviers, héritage pieusement conservé sur la rive nord mais dissipé sur sa rive sud. Mais sans doute pourra-t-on aller plus loin dans la révision de cette histoire quand, répondant aux vœux formulés par N. Jalloul, l'archéologie occupera la place qui lui revient. Car, comme il l'explique, la Tunisie a connu entre les IXe et XIIe s. « un « cycle » fort de l'huile, comparable à ceux des IIe-IIIe et du XIXe s. ».

Le second fait ressort cette fois de l'apport de techniques de recherches susceptible de renouveler des débats, comme celui qui porte sur la destruction des arbres, attribuée d'abord à la Kâhina lors de la conquête arabe puis aux Hilaliens, cette fameuse steppisation de la Tunisie évoquée plus haut. Il illustre l'importance des études naturalistes dont les agronomes ont donné un exemple. La palynologie dont nous venons de voir l'apport, offre une vision générale de l'histoire régionale de la végétation et donc de l'extension possible de l'oléiculture. Elle est encore largement sous-exploitée par les historiens de l'agriculture antique pour des raisons liées aux traditions de la recherche. Les palynologues qui sont principalement des naturalistes

l'utilisaient plus volontiers pour l'histoire du climat que pour celle de l'agriculture. Ce comportement a sensiblement évolué en France où, à l'instar de D. Galop il y a une douzaine d'années à propos des paysages de montagne (Galop 1998), une nouvelle génération s'est mise à l'école des anglo-saxons qui avaient défini certains taxons comme des indicateurs d'anthropisation, ouvrant ainsi la voie à l'étude des paysages culturels. Depuis, la situation a sensiblement évolué avec la généralisation de la pratique des analyses dites à « haute résolution » qui permettent d'approcher la précision chronologique nécessaire à la perception d'un événement. C'est ainsi, qu'une synthèse des données des analyses polliniques disponibles m'a permis de préciser la place de l'oléiculture en Gaule méditerranéenne en montrant que celle-ci était bien présente dans ses paysages, sans pour autant avoir l'importance qui fut la sienne à l'époque moderne. Le développement considérable de l'olivette provençale d'alors s'explique par une conjoncture dans laquelle l'huile s'échangeait avec les grains de l'Europe du Nord (Leveau 2003). De ce fait, J.-P. Brun suggère que l'oléiculture antique ait été cantonnée au littoral de la Provence orientale, une zonation qui s'entend effectivement pour une production commercialisée. Dans une communication restée orale, I. Bonora Andujar avait traité de l'apport de la palynologie à l'histoire de l'oléiculture dans la Péninsule Ibérique. Je me contenterai de citer un exemple qui illustre cette affirmation : l'augmentation symptomatique de la proportion de pollens d'Olea en Bétique, – son « pic »–, qui fut la grande région exportatrice d'huile à l'époque romaine et le contraste qu'elle offre avec la situation décrite en Catalogne où les analyses polliniques permettent de suivre la progression de l'olivier à partir du début de la colonisation grecque. En Bétique, sur le diagramme pollinique de Laguna Medina près de Cadix, on observe un pic de Olea approchant 40 % pour une période que l'on peut situer aux IIe/IIIe s. (Reed *et al.* 2001)[4]. En Catalogne, à la même époque, dans le palynofacies de Creixell (Tarragone), Olea représente jusqu'à 20% de la somme pollinique (Burjachs et Schulte 2003, Fig. 3, p. 252), tandis que plus au nord dans la région de Barcelone des proportions plus faibles mais significatives attestent l'importance de l'oléiculture dans l'agriculture (Palet Martinez et Riera Mora 2000). Dans l'état de la question sur l'oléiculture antique en Italie, J.-P. Brun a rappelé que ces données pourraient modifier fondamentalement l'image que nous avions d'une oléiculture supposée en crise.

4. Malgré son intérêt pour l'histoire de l'agriculture commerciale et les spécialisations agricoles, ce diagramme ne paraît avoir été utilisé que pour son apport à l'histoire du climat. Il est disponible sur internet : < http://craticula.ncl.ac.uk/lasencinas/medina.html>.

L'olivier entre valorisation touristique et constructions mémorielles (la valeur « communication »)

En Europe, où la modernisation de l'agriculture, corollaire de la mondialisation, a induit l'abandon de pratiques traditionnelles, les oléiculteurs ont trouvé un appui dans une politique du paysage qui inscrit ceux de l'olivier sur la liste des paysages menacés. Traités comme des objets culturels susceptibles de valorisation, l'arbre et ses produits bénéficient du cadre réglementaire et institutionnel de la Convention européenne du paysage (European Treaty Series n° 176), dite « convention de Florence »[5]. Adoptée le 20 octobre 2000 et entrée en vigueur le 1er mars 2004, celle-ci en promeut la protection, la gestion et l'aménagement et favorise la coopération européenne dans ce domaine. Reflet de l'identité et de la diversité européenne, le paysage est considéré un patrimoine naturel et culturel vivant. Cette politique participe d'une valorisation des « Biens Culturels » qui, à partir de 1992, a conduit les institutions internationales à inscrire certains paysages dans le patrimoine culturel de l'Humanité. Autrefois réservé aux monuments et aux objets d'art, ce concept est désormais étendu à des paysages qui ne présentaient pas nécessairement de valeur universelle et valable pour l'Humanité qui en justifiait la conservation. Par sa dimension de construction humaine, un paysage exprime un état de la relation de l'homme à la nature. Cette approche qui s'appuie sur des enquêtes ethnologiques en invoque la dimension de construction humaine. Un paysage traduit un mode de gestion d'un espace rural, puis en conserve la mémoire. Cette approche valorise des paysages au demeurant banals. Dans le cas de l'olivier, elle vient s'ajouter à la reconnaissance de la valeur esthétique du paysage qui, elle, s'ancre dans une tradition plus ancienne dont l'origine est à rechercher chez les peintres qui en furent les premiers analystes. Ajoutée à la valeur historique, elle justifie l'inscription d'un paysage dans le patrimoine de l'Humanité. Cette dimension culturelle vient s'ajouter à des motivations plus utilitaires qui expliquent que le concept de paysage soit devenu un outil d'aménagement du territoire et justifie le déploiement de véritables politiques publiques au profit de territoires menacés par de changements brutaux. En France, ces politiques ont été plus particulièrement mises en œuvre dans la conservation et la réhabilitation du bocage de l'Ouest de la France dont la destruction par la politique du remembrement avait été à l'origine de catastrophes. Dans le Midi de la France, où l'abandon des cultures

5. Au mois de décembre 1997, ces approches avaient donné lieu à un colloque organisé par l'Université ionienne de Corfou dont P. N. Doukellis et L.G. Mendoni ont publié les actes. Il s'inscrivait dans la réflexion préparatoire à la convention européenne. Un certain nombre de réalisations et de projets y font l'objet de présentation. On y trouvera des réflexions sur la relation entre paysage et identité en Grèce.

et l'embroussaillement qui a suivi aggravent le risque d'incendie, la plantation d'oliviers est apparue comme un moyen de reconquête qui pouvait trouver sa justification dans la conservation et la restauration d'un paysage traditionnel. L'ensemble de l'argumentation débouche sur une inévitable référence à « la plus haute antiquité » d'un paysage, à moins que son immémorialité, invoquée par le poète, ne le place hors du temps. Dans certains cas, l'ancienneté du paysage qu'il convient de conserver ou de restaurer devient d'une référence inventée pour les besoins de la cause. Objet du projet européen MedCypre, le cyprès « toujours vert » (Cupressus sempervirens L.) en donne un bon exemple. Son développement apparaît comme un remarquable moyen contre l'incendie comme un «pare-feu» qui rend difficile la progression du feu. En réalité, le cyprès est arrivé tard en Italie par l'intermédiaire des cités grecques. Incapable de se développer à l'état sauvage, il avait presque disparu au Moyen Âge. Sa renaissance en Italie date du Quattrocento. Il s'est ensuite répandu à partir de la Toscane dans tout le paysage méditerranéen dont il est devenu une caractéristique (Benzi et Berliocchi 1999, 108)[6].

Dans le cas de l'olivier dont l'Antiquité ne fait pas de doute, ce qui diffère dans les projets, c'est l'objectif poursuivi. Deux exemples en sont donnés par les programmes « Terra Olea » et KNOLEUM qui ont reçu un agrément européen. Le premier réunit trois régions oléicoles très différentes du Sud-Ouest européen, Baena en Espagne, Mirandela au Portugal, Nîmes en France. Exploitant la thématique du patrimoine culinaire méditerranéen, il promeut essentiellement le tourisme gastronomique. Les oléiculteurs en ont saisi l'intérêt et on aurait tort de les en blâmer. L. S. Fournier a fait l'analyse de ce processus en portant le regard du sociologue sur les fonctions de l'olivier dans la société française. Autrefois ressource agricole à dimension nourricière, il a acquis une fonction d'objet de loisir patrimonial qui contribue au regain de sa culture et lui confère un statut sans rapport avec sa place dans l'économie nationale. En revanche, KNOLEUM, un programme initié par l'Union européenne INTERREG III qui concerne l'Andalousie (Espagne), le Languedoc-Roussillon (France), le Portugal, le Liban, la Grèce, le Maroc et l'Ombrie (Italie), exploite la prise de conscience de la valeur patrimoniale du paysage. La valorisation touristique associe alors science et culture de masse, protection et rentabilité pour surmonter l'opposition que peut susciter une « marchandisation » du patrimoine. Dans ce contexte culturel, les valeurs de convivialité et d'enracinement au terroir auquel son

6. Sa relation avec le cyprès de Maktar, C. sempervirens var. numidica fait débat. On ignore si cet arbre y est autochtone ou introduit et dans ce cas, à quel époque et dans quelle condition ?

feuillage est associé s'expriment dans la nouvelle festivité décrite par L. S. Fournier. Prenant le relais de celle de gloire ou de victoire qui témoignaient de la bénédiction divine, cette évolution traduit la sécularisation d'un arbre que mythes et croyance associaient à des divinités. Plusieurs communications ont abordé de ce sujet. Dans les mythes grecs, l'olivier est l'arbre d'Athéna. Mais c'est aussi l'attribut d'autres divinités (A. Boussâada) et en particulier celui de Mercure (L. Ben Abib). Ceci n'est pas propre au Maghreb, I. Tozzi montre, qu'en Sabine autour de la culture de l'olivier, perdurent des pratiques et des images remontant aux cultes païens de l'Antiquité Romaine. Une telle utilisation symbolique de l'arbre n'est évidemment pas particulière. Le palmier est symbole de fertilité et de vie dans l'Égypte ancienne et chez les peuples orientaux de Babylonie et de Palestine. L'usage de sa feuille comme un symbole triomphal s'est perpétué. Symbole de paix dans la tradition chrétienne, elle rappelle l'entrée de Jésus dans Jérusalem, le jour des Rameaux, tandis que, dans l'Islam, la consommation de son fruit, la datte, marque la fin du jeûne du Ramadan[7]. Dans tous ces cas, il apparaît difficile de rattacher un arbre à un paysage ou à un peuple précis.

L'oléiculture apparaît bien comme la manifestation d'une koïnè méditerranéenne partagée entre différentes aires culturelles tantôt séparées tantôt réunies et l'olivier comme un signe d'appartenance à cette communauté. C'est cette thématique que propose de développer la Fondation « Les Routes de l'Olivier », une ONG née en Grèce dont Audrey Guitard s'est faite l'ambassadrice. Bénéficiant du soutien de l'Unesco, elle propose des échanges interculturels entre dix-huit pays. En restituant la vraie relation qui a existé entre l'arbre et les sociétés historiques, les archéologues peuvent contribuer à faire partager cette vision. H. Krimi a discuté la relation que l'on établit entre la « frontière africaine » de l'Empire romain et un « front agricole ». Il suggère aux chercheurs de se mobiliser pour s'intéresser à des « régions certes reculées mais très riches en patrimoine oléicoles ». Cette remise en question qui est liée aux débats sur le *limes* d'Afrique et contredit une vision romano centriste de l'histoire de l'Afrique (Leveau 2005), s'inscrit dans une révision de ces concepts. À l'époque romaine, les Africains qui retrouvaient le paysage de l'olivier dans les provinces d'Italie, d'Espagne ou de Grèce et du Proche-Orient, pouvaient se sentir chez eux. Lorsque les Romains tentent d'acclimater l'olivier chez les Pictons voulaient-ils créer un paysage ou disposer sur place d'un produit caractéristique de la cuisine méditerranéenne mais aussi

7. Dans les oasis, on peut observer au contraire la substitution du palmier au moment de la conquête arabe.

dans la vie quotidienne bien commode pour l'éclairage. De ce fait, comme le palmier, cet arbre transcende les divisions religieuses et les oppositions historiques entre les impérialismes passés, Rome et Carthage, Mahomet et Charlemagne. Sa valorisation donc susceptible de contribuer au dépassement des affrontements entre nations riveraines de la Méditerranée.

Mes dernières remarques porteront sur les utilisations qui, bonnes ou mauvaises, sortent bien évidemment d'une histoire réelle et mélangent mythes et réalités, reflètent les préoccupations actuelles. Ces histoires imaginées sont des re-créations qu'il faut envisager avec le sociologue comme un instrument d'analyse des sociétés contemporaines. À ce titre, autant il est légitime d'invoquer la dimension festive, culturelle et religieuse, essentielle pour comprendre la fortune de la plante, autant il l'est de s'inquiéter d'éventuelles dérives d'une captation de mémoire. La construction des histoires nationales au XIXe s. témoigne de la réalité de ce risque. Dans le contexte idéologique d'une époque où l'on cherchait à constituer l'ethnicité comme la caractéristique immuable de nature biologique des peuples, celle-ci s'incarnait dans un espace dont le paysage constitue par définition l'aspect le plus visible. L'olivier a pu servir à la représentation d'une identité nationale ou régionale. L. S. Fournier nous rappelait que le Félibrige en fait le symbole d'une France méditerranéenne contre Paris. Depuis, les idées ont évolué. Dans une introduction à un dossier sur les identités ethniques dans le monde grec antique, J.-M. Luce a bien montré comment les archéologues avaient enregistré l'évolution survenue après 1945 d'abord sous l'influence de l'existentialisme[8] puis sous celle de la sociologie constructionniste dont L. S. Fournier a donné un exemple. L'ethnicité est maintenant considérée non comme une réalité, mais comme le produit de la subjectivité des communautés considérées. Mais l'actualité montre que le retour des idéologies raciales qu'elles ont élaborées au XIXe s. n'est pas une chimère.

Conclusion

Il y a plusieurs moyens de conclure le bilan présenté. Dans l'idéal, on admettra la possibilité d'un transfert des expériences conduites sur la rive nord de la Méditerranée, qui, au plan économique, pourrait faire profiter les oléiculteurs tunisiens des ressources liées au tourisme

8. J.-M. Luce se réfère à J.-P. Sartre pour définir l'époque qui s'achève avec la défaite du national socialisme comme celle de la certitude de soi, dans laquelle « l'identité est considérée comme la nature profonde et quasi immuable des peuples » (Luce 2007).

et ainsi contribuer à équilibrer le budget de petites exploitations rurales vouées à la polyculture et à l'élevage et donc en permettre la survie. Dans ce contexte, la dimension culturelle, paysagère et gastronomique, de l'oléiculture serait essentielle. Dans la pratique, on peut penser qu'une telle évolution se heurtera à de nombreuses difficultés. Elle suppose que le paysan accepte de devenir le jardinier de touristes urbains. Ainsi serait remplie une des trois conditions qui dans un processus de patrimonialisation sont susceptibles d'assurer la durabilité d'une activité qui voit se réduire sa valeur originelle d'usage dans l'économie tunisienne. Notre contribution aura porté sur les deux autres facteurs qui conditionnent la réussite de la démarche patrimoniale : son enracinement dans un passé historique et sa valeur de communication. Pour que les paysans maghrébins s'approprient les expériences menées en Europe, il faut que le développement de l'oléiculture soit ressenti comme un processus endogène,. C'est là que s'affirme l'utilité d'une analyse scientifique du paysage en préalable à sa patrimonialisation. Au cours du colloque, les réflexions des historiens, –ceux des sociétés et ceux des phénomènes naturels–, et celles des géographes relativisent le discours dont l'oléiculture a été l'objet à l'époque du Protectorat. Introduisant une communication sur l'olivier dans la littérature agronomique arabe, Bouraoui Trabelsi faisait état de la difficulté qu'il y a pour un historien médiéviste de faire admettre la continuité qui existe entre les civilisations gréco-romaine et arabo-musulmane dans un pays comme la Tunisie où l'image de l'oléiculture est profondément marquée par le projet colonial de la France. Il me semble que les contributions des antiquisants au colloque donnent une image de l'oléiculture romaine qui en relativise l'importance et qu'en validant l'idée de continuité, celles des médiévistes vont dans le même sens. Dans cet esprit, on peut supposer que la lecture du paysage qui apparaissait dans les travaux des palynologues sera confirmée. En levant cette hypothèque, nos recherches auront contribué au processus de patrimonialisation de l'oléiculture tunisienne. Le second facteur de durabilité relève de la médiation culturelle que l'on peut développer autour de l'olivier. Elle exploite en termes de communication les possibilités qu'il offre pour un tourisme qui entre gastronomie, esthétique du paysage et symbolique d'une relation entre l'homme et la nature, en exploite la dimension culturelle. C'est dans ce contexte que se situent les tentatives pour faire de cet arbre le symbole partagé de peuples que l'histoire a divisés mais qu'un milieu commun rapproche.

L'intérêt de ces constructions patrimoniales pour l'avenir de l'oléiculture s'impose avec évidence. Cependant il ne doit pas masquer

l'essentiel : la contribution de chacune des différentes disciplines impliquées dans le processus de révision d'idées héritées de l'époque coloniale. Ce processus passe d'abord par un changement de regard sur les faits. Mais s'y borner ne conduit qu'à une inversion de l'histoire. Pour changer une théorie, il faut que de nouveaux faits l'imposent. Dans une recherche tournée essentiellement vers le passé, nos collègues naturalistes, géographes, biogéographes, géomorphologues et les agronomes ne m'en voudront pas de souligner la place des historiens tunisiens, l'apport factuel des antiquisants, historiens et archéologues qui font parler le terrain et celui des médiévistes, qui explorent fructueusement des sources écrites dont la richesse a été sous exploitée. Mais dans ce processus d'acquisition de données, aucune discipline n'est plus importante que les autres et chacune bénéficie de la confrontation avec les autres. C'est dans cet esprit que les historiens et les archéologues utilisent de nouveaux outils mis à leur disposition par les naturalistes, ceux des sciences de la terre et des sols, ceux des sciences de la vie, pour écrire avec eux une histoire des paysages de l'oléiculture qui débute au Néolithique avec la domestication de l'arbre et se poursuit au rythme des oscillations du climat et des besoins des sociétés. Il faut remercier nos collègues de l'Université de la Manouba et du Laboratoire « Régions et ressources patrimoniales de la Tunisie » de leur contribution à cette démarche.

Bibliographie

Angles S., « Les appellations d'origine protégée (AOP) d'huile d'olive de l'Union européenne : une analyse comparative (Espagne, France, Grèce Italie et Portugal) », *Méditerranée*, 109, 2007, 79-84.

Benzi F. et Berliocchi L., *L'histoire des plantes en Méditerranée. Art et botanique*, Actes Sud / Motta, Milan, 1999.

Bourguet M.-N., « De la Méditerranée », Bourguet, M.-N., Lepetit, B., Nordmann, D. et Sinarellis, M. (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Recherches d'histoire et de sciences sociales »), 1998, 7-28.

Doukellis P. N. et Mendoni L. G., éd., *Perception and Evaluation of Cultural Landscapes*, Athènes, dif. De Boccard, Paris, 2004.

Galop D., *La forêt, l'Homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée, Contribution palynologique*, Toulouse, 1998.

Hinnewinkel J.-C., « L'avenir du terroir : gérer de la complexité par la gouvernance locale », *Méditerranée*, 2007, 17-22.

Ibn 'Abd Al-Hakam, *Conquête de l'Afrique du nord et de l'Espagne*, texte arabe et traduction française par Albert Gateau, éditions Jules Carbonel, 1942. (2e éd., 1947) (Bibl. Arabe-Français, II).

Kolodny E, *La population des îles de la Grèce*, t. 1 Aix en Provence, 1974.

Leniaud J.-M., *L'utopie française*, Paris, 1992.

Leveau Ph., « L'oléiculture en Gaule Narbonnaise : données archéologiques et paléoenvironnementales. Présentation. Interprétation », Lepetz S. et Mattern V., dir., *Cultivateurs, éleveurs et artisans dans les campagnes de la Gaule romaine, Revue Archéologique de Picardie*, n° 1-2, 2003, 299-308.

Leveau Ph., « À propos de l'huile et du vin en Afrique romaine ou pourquoi « déromaniser » l'archéologie des campagnes d'Afrique », *Pallas*, 68, 2005, 77-89.

Luce J.-M., « Introduction au dossier « Identités ethniques dans le monde grec antique », *Pallas*, 73, 2007, 11-23.

Palet J. M. et Riera S., « Organizacion territorial i dinamica del paisaje en zonas litorales del Nordeste de Hispania », *Arqueologia da Antiquidade na Peinsula Ibérica, Actas do 3° Congresso de Arqueologia Peninsular, VI*, 2000, 33-45.

Reed J. M., Stevenson, A. C. and Juggins, S., « A multi-proxy record of Holocene climate change in southwestern Spain : the Laguna de Medina, Cádiz ». *The Holocene*, 2001, 11(6), 707-719.

Rouvillois-Brigol M., *Le pays de Ouargla (Sahara algérien) ; variations et organisation d'un espace rural en milieu désertique*, Paris, Publications du Département de Géographie, Université de Paris-Sorbonne, 1975.

Rouvillois-Brigol M., « La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? », *IIe Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (Grenoble, 5-9 avril 1983), Bulletin archéologique du CTHS*, Nouvelle série 19,8, 1985, 215-224.

Verdin F., « Encore les utriculaire... », Bouet A. et Verdin F., *Territoires et paysages de l'âge du Fer au Moyen-Âge*, Bordeaux 2005, 275-282.

Vismara C. (a cura di), *Uchi Maius 3. I frantoi miscellanea*, Sassari, 2007.